

Raconter les silences

Anne-Sophie Miclo

Numéro 116, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Miclo, A.-S. (2017). Compte rendu de [Raconter les silences]. *Espace*, (116), 96–97.

Raconter les silences

Anne-Sophie Miclo

PAYSAGE INTERNE
CENTRE DES ARTS ACTUELS SKOL
12 JANVIER –
25 FÉVRIER 2017

Entre interrogations politiques, doutes et poésie, l'exposition *Paysage interne* rend compte de la richesse des pratiques artistiques, malgré la guerre et la diaspora qui en découle, en présentant les œuvres de cinq artistes syriens qui créent autant de narrations. Exilés pour certains, menacés par la répression pour d'autres, ils témoignent de réalités, de fragments de vie, présentent des visages, racontent des histoires où se mêlent le tragique, l'incertitude, mais aussi l'espoir, le rêve d'accéder à un futur. L'exposition donne à voir une vision sensible de la Syrie contemporaine et permet à ces voix d'émerger. Loin du prisme des images chaotiques, violentes et terrifiantes qui nous parviennent, depuis maintenant six ans, à travers les médias ou l'Internet, ces artistes s'emploient à dévoiler, non pas une, mais des réalités, celles qui sont habituellement passées sous silence. Ils témoignent d'un quotidien tragique avec délicatesse, mais aussi avec une certaine pudeur, et représentent le caractère fragile de l'humanité.

L'exposition dresse à la fois un portrait en creux de la Syrie par ceux qui y ont grandi ou vécu, mais également un portrait plus intime propre à chaque artiste. Elle débute avec une projection de la vidéo *Light Horizon* de Randa Maddah, dans laquelle une femme balaye les gravats d'un bâtiment en ruine. La guerre a frappé, mais les rideaux blancs virevoltent toujours; la femme s'active, dresse élégamment une table au beau milieu des ruines et s'y installe. Filmée sur les ruines d'une maison dans le village d'Ain Fit, sur le plateau du Golan (zone qui a notamment été bombardée lors de la guerre des Six Jours de 1967 et où l'artiste est née), cette vidéo met sous tension différentes réalités, faisant

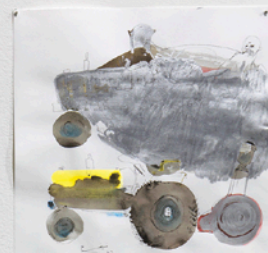
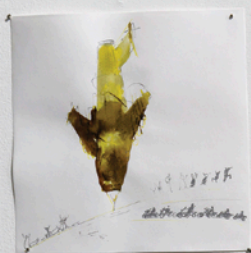
apparaître dans ce contraste, à la fois absurde et poétique, les stigmates de la Syrie tout entière. Genèse symbolique de l'exposition, elle renvoie à cette nécessité de continuer à vivre coûte que coûte dans un territoire empreint de violence.

Si les premières manifestations et la révolution qui s'en est suivi devaient inviter au changement et à davantage d'indépendance et de libertés, force est de constater que c'est l'horreur et le chaos qui y règnent désormais en maîtres. La commissaire de l'exposition, Delphine Leccas, souligne qu'« Après six ans de traumatisme, l'urgence du témoignage et de la diffusion sur les réseaux sociaux a laissé place à un travail dans la solitude des ateliers. Délicatesse, poésie du quotidien, la douceur de la lumière loin des flashes médiatiques [...]. Il s'agit d'un retour à l'intime et à la fragilité de l'être ». Tablant sur ces paradoxes, les cinq artistes mêlent tradition et modernité dans des travaux résolument pacifistes, mais engagés, qui racontent leur Syrie, loin des discours politiques, des médias ou du bruit des bombes.

Ainsi, Aiham Dib parvient à transposer l'anecdote et l'histoire intime à l'universel, opposant à l'urgence du conflit le temps lent de la création. Faisant référence, non sans une certaine nostalgie, aux albums photo familiaux, sa série de photographies de petit format mêle tradition et modernité. Usant de poésie et de métaphores, l'artiste aborde la question de la guerre ou encore de l'exil qui résonnent partout dans ces photographies de paysages fantomatiques.

C'est par le prisme d'une approche sensible que Monif Ajaj déploie sa série de dessins subversifs tout à la fois naïfs et violents. Ses œuvres examinent les bouleversements sociaux et politiques de la Syrie : les cycles de violence et de destruction qui déchirent son pays. Il y saisit spontanément les lieux, les gens, le quotidien d'un pays en guerre, oscillant entre le désarroi et l'angoisse. Le poids de la mémoire y est partout présent et sert de révélateur à l'insensé.

À cela, vient s'ajouter la courte vidéo de Reem Al Ghazzy, intitulée *Damascus Rain*. A priori loin de toute figuration, elle donne à voir, de prime abord, la poésie d'une constellation lumineuse, filmée en plan





fixe depuis une fenêtre, et dans laquelle on peut deviner vaguement un paysage urbain. Les bruits de balles et d'obus, qui alternent avec celui du clapotement de la pluie, nous font réaliser que la scène se déroule en période de guerre : en Syrie, à Damas où la création artistique et ses voix dissidentes ne sont pas tolérées. On change alors de référentiel, et le trouble s'installe tout d'un coup. Cette vidéo volée et fugace, capturée avec un téléphone portable, relate en filigrane le quotidien flou de la Syrie et dévoile une ville insaisissable.

L'exposition s'achève sur une partie de la série de photographies en noir et blanc de Muzzafar Salman qui se rend régulièrement en Syrie pour couvrir l'actualité.

Les images sont sombres et imprégnées de poésie, brouillant ainsi les repères. Intitulée *les 99 noms d'Alep* (en référence aux 99 noms de Dieu présents dans le Coran), cette série de photographies édifie des hommes et des femmes qui luttent pour survivre et résistent pour vivre, faisant apparaître l'espoir même dans les situations les plus désespérées. Ils s'incarnent ici silencieusement dans des villes détruites. Dans ce temps suspendu, ils sont autant d'hommes à l'avenir incertain, semblant fragiles devant la mort, mais impulsant également une forme d'espoir.

À la fois modeste et ambitieuse, l'exposition met en exergue la nécessité de la création artistique, loin de la vélocité et de la surenchère médiatique. Elle tente, en associant avec parcimonie les œuvres de ces cinq artistes, dans lesquelles la nécessité de continuer à vivre est sans cesse réaffirmée, de saisir un esprit du temps et de donner à entendre ces voix dans cette période de chaos. Intimiste et presque narrative dans son agencement, elle montre la porosité de l'art et de la vie, et tente d'ouvrir vers un futur.

Doctorante en histoire de l'art à l'Université de Québec à Montréal, Anne-Sophie Miclo s'intéresse à l'utilisation du vivant dans les expositions et les collections muséales. Elle est par ailleurs critique d'art et commissaire d'exposition indépendante. Elle a contribué à des catalogues d'artistes et compte également plusieurs articles publiés dans des revues spécialisées telles que *La Belle Revue*, *Inferno* et *ESPACE art actuel*.

Jean-Luc Verna, homme-orchestre

Bénédicte Ramade

**JEAN-LUC VERNA, VOUS N'ÊTES PAS
UN PEU BEAUCOUP MAQUILLÉ ? – NON
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DU VAL-DE-MARNE (MAC VAL)
VITRY-SUR-SEINE
22 OCTOBRE 2016 –
26 FÉVRIER 2017**

Si l'exposition de Jean-Luc Verna est une réussite, c'est qu'elle est parfaitement à l'image de son instigateur : elle tient à distance ses pratiquants, tout en les accueillant avec générosité. Depuis 1991 qu'il s'investit corps et âme dans sa vie d'artiste, Verna a fait feu de tout médium, à commencer par le plus naturel, son enveloppe corporelle. Et faute de l'aimer tout à fait, il l'a contrainte par une discipline de fer et une pratique du tatouage qui a transformé sa peau en palimpseste.

Ainsi, rencontrer l'artiste s'avère une expérience hautement troublante face à cette stature d'homme fort, le visage maquillé, travaillé par les tatoueurs, les yeux appareillés de prothèses délirantes, les dents parées d'acier ; une mise à distance qui contraste avec la douceur de la voix, la délicatesse et la finesse de l'homme derrière le personnage. « Vous n'êtes pas beaucoup maquillé ? Non » (le même titre depuis deux décennies) réserve ce même contraste : matériaux « hard » – sol bituminé au noir luisant, latex, baguette magique-poing américain –, ambiance sépulcrale, iconographie gothique post-punk, objets hautement subjectifs, jusqu'à une pierre tombale grandiose (*Concession*, 2016), tous ces éléments composent l'univers intimidant de Verna.

Abandonnant la lumière diurne comme le temps du réel, la visite se fait étonnamment chaleureuse et attentive. L'artiste a joué de l'espace comme de sa personnalité. Il ne faut pas se fier au physique, « ça impose une grille de lecture de mon travail plastique un peu réductrice » confiait-il en 2003. Ses beaux dessins d'oiseaux délicats sont court-circuités par des titres à l'humour corrosif. La monographie qui rassemble quelque trois cents pièces et plus de vingt-cinq ans de carrière (1991-2016) fonctionne ainsi sur un jeu de contrastes doux-amers qui déjouent les étiquettes. Gothique ? Si l'esthétique